

Un certain silence

Pierre Vadeboncoeur

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

Le Québec des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31418ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1992). Un certain silence. *Liberté*, 34(5), 98–101.

PIERRE VADEBONCŒUR

UN CERTAIN SILENCE

La victoire seule noue. La défaite non seulement divise l'homme d'avec les hommes, mais elle le divise d'avec lui-même. Si les fuyards ne pleurent pas sur la France qui croule, c'est parce qu'ils sont vaincus. C'est parce que la France est défaite, non autour d'eux, mais en eux-mêmes.

Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*

Notre réalité politique est chargée à l'excès d'équivoques et d'ambiguïtés, tant dans la condition objective où nous sommes que dans la manière dont nous réagissons à celle-ci. Rien ne semble jamais se décider ni se dessiner jusqu'à satisfaction. Ce phénomène a quelque chose d'extraordinaire. Nous sommes le reflet d'une situation toujours mêlée. Ou peut-être est-ce l'inverse: par nos profondes hésitations, est-ce plutôt nous qui, en dernière analyse, faisons à mesure ces situations inextricables, compliquées, difficiles, impossibles, jamais nettes, qui nous plongent en retour dans nos perplexités? Nous n'aidons guère à simplifier l'histoire, à la simplifier notamment par la volonté, par le caractère. S'agit-il encore du Pauvre, comme chez Jean Larose?

René Lévesque a tenté le plus grand effort jamais vu pour nous déterminer davantage. Une fois ou deux, il a

cependant mal appliqué son propre principe, tergiversant lui-même, et ceci compta pour une part dans la demi-défaite de 1980, ne serait-ce qu'à cause du temps qu'il mit à aller au référendum. Pour une part, précisons-le. Car, par contre, les forces qu'il avait contribué plus que tout autre à dégager nous avaient portés à des élans qui expliquent au contraire jusqu'à un certain point cette demi-victoire, une demi-victoire que nous n'avons absolument pas interprétée comme telle, nouvel indice, encore une fois, de défaitisme.

Au reste, il n'y a pas que les leaders. Le peuple aussi juge, apprécie, calcule, comprend. Il a du sens. Mais il n'est pas plus infaillible que ceux qui le conseillent. En outre, il a manifesté dans son histoire un certain nombre de comportements constants, passés dans son image à ses propres yeux, et presque dans sa nature. Ce modèle est de mauvais exemple, car il fut constitué dans des situations séculaires de subordination alors plus ou moins inévitable et que par conséquent nous acceptons. Le peuple québécois n'a jamais entretenu une forte image de lui-même. Cela rend très vulnérable aux pressions de toute nature.

Les trente dernières années de discussions constitutionnelles sont une preuve à la fois de notre indécision et du fait que celle-ci contribue à entretenir les institutions boiteuses qui font problème. C'est un cercle vicieux. Dans un premier temps, nous sommes en partie les auteurs de la situation dans laquelle nous nous débattons. Dans un second, nous la combattons mal, n'ayant pas assez de résolution pour le faire — enfin jamais tout à fait assez. Les adversaires le savent et toute leur stratégie vise à nous maintenir dans cette contradiction intime. Mesures dilatoires, simulacres de négociation, propositions plus ou moins insignifiantes mais montées en épingle (lac Meech), longueurs visant à exténuer les mouvements populaires, font partie des tactiques adaptées à notre cas.

On remarque, depuis cinq ou six ans, de curieux symp-

tômes, souvent contradictoires en apparence avec la surface bouillonnante des événements et des réactions populaires. On peut observer ces symptômes chez nombre de gens qui, par ailleurs, voteraient oui dans un référendum sur la souveraineté. Deux ans d'effervescence visible, depuis le lac Meech, mais, souterrainement, qu'est-ce qu'il y a donc, simultanément? Quelque chose d'impalpable, de mystérieux, comme un silence de fond.

Les deux tiers des Québécois désirent la souveraineté, je croirais. Mais, si étrange que cela paraisse, ce fait ne semble pas déterminant.

Cet inquiétant silence est l'indice d'un syndrome. Je le surveille depuis plusieurs années. Une correspondance avec une amie contient des traces de cela. S'il m'est permis, pour la commodité, d'en rapporter ici quelques phrases, voici.

Avril 1985. «Ce qu'on verra peut-être, si par malheur nous devons nous effacer, c'est ceci, curieux phénomène de logistique historique: c'est notre image qui nous serait fatale. La dialectique d'une réalité avec sa propre image! Le reflet de notre destruction nous détruirait.»

Février 1987. «Je pense depuis 1980 que ce qui nous a dispersés depuis, ce n'est pas le résultat du référendum, mais l'image qu'il a imposée des obstacles, et de notre esprit velléitaire.»

Mars 1990. «Les sondages ont beau nous dire que l'opinion est à 58 % souverainiste, j'y vois simplement l'expression d'un vœu. On ne fait pas l'indépendance avec cela.»

14 mars 1990. «Présentement les choses se déroulent dans la plus étrange brume d'irréel. Rien de plus bizarre. Je vois néanmoins beaucoup de gens s'imaginer qu'il se passe quelque chose.»

Décembre 1991. «J'ai fait l'observation suivante, à l'occasion d'une réunion sociale. Personne ne parlait du problème constitutionnel ou de l'indépendance, bien que tous voteraient sans doute oui à un éventuel référendum. Aucune inquiétude exprimée. Le problème ne presse pas les

consciences. C'est comme s'il n'existait pas. Je trouve cela extrêmement étrange.»

Avril 1992. «Quelle drôle d'immobilité, comme si l'heure était suspendue! C'est comme si nous vivions une sorte de non-événement. Jadis immobiles sur nos terres, avons-nous gardé la même inertie? Sommes-nous des figures contemporaines d'une présence jadis statique à l'histoire?»

Dans ces replis de la conscience, qui nous sont tellement propres, dans ces formes paradoxales de la conscience, si inhibitrices, est-ce notre passé qui est inscrit là? Ou notre avenir? Ou les deux? S'agit-il d'habitudes mentales enracinées par deux siècles d'incertitude et de précarité?

On n'a pas avantage à garder plus ou moins refoulées ces dynamiques négatives, que plusieurs craignent de s'avouer de peur de nuire à la cause. Les psychologues savent qu'on ne peut rien construire sur l'illusion. Le regard doit pouvoir explorer librement ces ombres, sans quoi les réflexes indésirables continuent de jouer à notre insu.

Lévesque avait sur ces questions une intuition droite et pénétrante. Il s'efforçait chaque jour de nous rendre moins irrésolus. Mais il avait lui-même quelque chose du peuple trop modeste avec lequel il s'identifiait tant.

Nous sommes liés au destin du peuple québécois. On ne peut imaginer de condition où ce destin ne serait pas singulier, même dans une illusoire fusion au sein du grand tout américain. Américains, nous serions encore étrangers, minoritaires, distincts. Je suis toujours persuadé, absolument persuadé, que la souveraineté est pour nous la seule issue.

Mais il faut la vouloir, ce qui s'appelle vouloir.